ZOE

Cendrars
en toutes
lettres

Blaise CENDRARS Robert GUIETTE

1920-1959

Ne m'appelez plus... maître

Extrait de la publication

Blaise Cendrars – Robert Guiette
Lettres 1920-1959

Extrait de la publication

DANS LA COLLECTION CENDRARS EN TOUTES LETTRES

Blaise Cendrars – Henry Miller, *Correspondance 1934 – 1959*,
«*Je travaille à pic pour descendre en profondeur*», 2013

Extrait de la publication

BLAISE CENDRARS – ROBERT GUIETTE

Lettres 1920-1959

« Ne m'appelez plus… maître »

Texte établi, annoté et présenté par Michèle Touret

ZOE

Cendrars
en toutes
lettres

Extrait de la publication

La collection Cendrars en toutes lettres est dirigée par Christine Le Quellec Cottier.

Nous remercions la Fondation Hanz Wilsdorf de son soutien.

Cet ouvrage est également publié avec le soutien
de la Fondation d'entreprise La Poste.

La Fondation d'entreprise La Poste a pour objectif de soutenir l'expression écrite en aidant l'édition de correspondances, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite.
www.fondationlaposte.org

« Ne m'appelez plus… maître » est une phrase
de Blaise Cendrars extraite de la lettre du 15 août 1920.

© Miriam Cendrars pour les lettres de Blaise Cendrars
© Lucie Guiette pour les textes de Robert Guiette

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2013
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture : Silvia Francia
ISBN 978-2-88182-893-5

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Cendrars en toutes lettres

La Collection de correspondances « Cendrars en toutes lettres » est née du désir de mieux faire connaître Blaise Cendrars sous ses divers aspects d'homme à la recherche de lui-même.

Son œuvre foisonnante porte les profondes traces des chemins qu'il emprunte, corps et âme, pour rester fidèle à sa vocation révélée dès son adolescence.

« J'ai des choses à faire que j'accomplirai. Ce n'est pas d'être pauvre ou crève-la-faim qui m'empêchera d'écrire. Quand même… Je veux. Je passe outre. Je suis prêt. » écrit-il à sa compagne, Féla, à l'époque où la misère menace de le détourner de sa voie.

C'est ainsi qu'à New York, en 1912, il confirme son affirmation en se créant une nouvelle identité :

« Je me suis fait un nom nouveau
Visible comme une affiche bleue
Et rouge montée sur un échafaudage
Derrière quoi on édifie
Des nouveautés des lendemains. »

Frédéric Louis Sauser, Freddy, devient Blaise Cendrars. Il brûle le passé et se tourne résolument vers l'avenir.

L'amputation de la main droite, l'écrivante, en 1915, dans les tranchées de la guerre, est une épreuve majeure : le transfert du poète tout entier à la main gauche, créative et confiante, sa main amie.

Extrait de la publication

De 1904 à 1959, la vie de Cendrars est jalonnée d'échanges de courriers. Il est surprenant de découvrir que les destinataires ont, pour la plupart, considéré nécessaire de conserver les lettres de ce Freddy devenu Blaise, alors que lui-même n'a que rarement conservé les leurs.

Lire et comprendre ces lettres ne relève pas de l'indiscrétion, mais du désir de découvrir en profondeur la vocation et l'accomplissement d'un écrivain créateur de son monde.

Les nombreuses lettres à ses proches, à ses amis, à ses éditeurs ne peuvent pas rester inédites. Les publier, aujourd'hui et au cours des prochaines années, c'est assurer une meilleure connaissance de l'œuvre et de l'écrivain, grâce au travail précis de spécialistes cendrarsiens qui situent les correspondances dans leur contexte historique et les éclairent de notes et références précises.

La plupart de ces correspondances ont été confiées à la Bibliothèque nationale suisse de Berne, en 1974, à mon initiative et grâce à mes importants apports de précieux documents inédits. Elles sont conservées dans le Fonds Blaise Cendrars des Archives Littéraires Suisses, qui s'est enrichi d'année en année de nouvelles découvertes et acquisitions.

Aujourd'hui, les Éditions Zoé de Genève entreprennent la publication de la Collection « Cendrars en toutes lettres », placée sous la direction littéraire de Christine Le Quellec Cottier, Directrice du Centre d'Etudes Blaise Cendrars.

Miriam Cendrars

Extrait de la publication

PRÉFACE

Bruxelles, Anvers, Paris, etc…

Quand il entreprend de rencontrer Cendrars en 1920, Robert Guiette (1895-1976) est un brillant jeune homme de vingt-cinq ans. Il a commencé des recherches sur la littérature médiévale européenne. Il prépare une thèse sous la conduite d'Abel Lefranc et de Joseph Bédier sur *La Légende de la Sacristine*. Cette thèse sera soutenue en février 1928 à Louvain[1] et dès lors d'autres traductions et éditions de textes, comme *Les Dits de la Secrétaine Béatrix colligés es antiques* aux éditions Lumière à Anvers en 1930, suivront. La carrière universitaire de Guiette se poursuivra à l'université de Gand. On en suit les étapes dans sa correspondance avec Cendrars.

Mais il n'est pas qu'un jeune médiéviste. Il est curieux de toutes les nouveautés et des toutes récentes créations littéraires en français, attentif aux mouvements contemporains. Son activité sera intense dans le milieu des revues et des éditions des années vingt et trente. Après des publications en revue, dont la correspondance se fait l'écho, il publie des recueils de poésies comme *L'Allumeur de rêves* (1927, Éditions de La Flandre littéraire), *Peau neuve* (1933, Éditions des Cahiers du Sud),

[1] Cette étude est publiée en 1927 déjà par la *Bibliothèque de la Revue de littérature comparée*, t. XLIII, Paris, Champion. Réédition aux Éditions Slatkine, Genève, 1981.

Extrait de la publication

Tabatières à musique (1934, Éditions GLM). Il fait des projets comme en 1934 *Marat assassiné*, un ballet en collaboration avec Darius Milhaud et Fernand Léger, puis *la Légende d'Adam et Eve*. On lui doit aussi une *Vie de Max Jacob* dont la première publication est donnée par *La Nouvelle Revue française* en juillet et août 1934. De tout cela les lettres de Cendrars témoignent, lui qui lui donne aide et conseils pour entrer dans la vie littéraire française.

D'une conférence…

La première manifestation publique de la passion de Guiette pour la jeune poésie française, c'est une conférence qu'il donne en décembre 1920 au Cercle de littérature française de l'université catholique de Louvain, devant une assemblée de professeurs et d'érudits, qu'il doit séduire et convaincre. Cette conférence, qui n'a pas été publiée, nous est connue sous sa forme de notes manuscrites, aujourd'hui entre les mains d'un collectionneur. Sur la page de couverture, que Guiette a préparée avec soin, on lit « Un poète d'aujourd'hui, Monsieur Blaise Cendrars ».

Guiette se montre un fin connaisseur de la littérature française récente : il se réclame d'Apollinaire, invoque Jacques Rivière, ses articles sur Rimbaud, sur Dada, et ses lettres à Alain-Fournier ; il cite Thibaudet, Claudel, Mallarmé, Max Jacob, André Salmon, Ribemont-Dessaignes, Jean Cocteau, Mac Orlan. Après des réflexions sur les récents mouvements littéraires, sur l'image et les imagistes, il développe « l'image-sensation » dans la poésie de Cendrars.

Pour lui, Cendrars est « l'homme du moment et de la vie », « LE poète moderne, le poète des villes, du cosmopolitisme, du jazz-band, du cinéma, des machines, du mot cru, de l'ironie et de l'humanité d'aujourd'hui. Fini l'idéalisme, fini le mal du siècle, fini l'art pour l'art, voici le goût de la réalité objective, le pragmatisme, la joie de vivre ». Repoussant « la gent des lettres », « ouvert aux simples et aux nègres », prêt à saisir l'inconnu. Cendrars est pour Guiette le « parangon du poète. »

Extrait de la publication

Poète d'aujourd'hui, Cendrars porte la marque de la guerre qui vient de s'achever. La guerre « a défié la langue, [elle] a incontestablement marqué les hommes. […] Ils sont devenus plus libres, plus des "barbares". Certains sont même devenus des brutes. Mais tous ont conservé de la tragique aventure comme un système nouveau de poids et mesures. » Et à titre d'exemple des plus probants, Guiette cite la fin de *J'ai tué*.

Puisqu'il peut se prévaloir de relations épistolaires avec le poète, Guiette donne quelques détails *inouïs* à ses auditeurs. « Dans une de ses lettres – il ne m'en voudra pas j'espère de dévoiler ce point de sa vie, et puis, n'est-ce pas nous sommes entre nous ! Vous garderez le secret. – Eh bien donc, dans une de ses lettres, il me raconte qu'étant à la Bibliothèque de Bourgogne où pendant de bons mois il préparait un travail fastidieux sur la musique de François 1er : "Le soir, dit-il, j'allais dans les cabarets du port (à Anvers s'entend) et une belle fois, je me suis embarqué quittant le continent des livres pour l'Oultremer." » Voilà qui doit avoir séduit des auditeurs…

Cet auditoire, il faut aussi le ménager. « Quant à vous dire, dit-il prudemment, ce que pense Cendrars à ce sujet [la politique], je vous avoue avoir cherché en vain quelques renseignements à ce sujet. Evidemment c'est un libertaire, il est trop vivant pour accepter les contraintes. Je puis vous dire aussi qu'il n'est pas royaliste, pas Action française pour un sou. Il me semble accepter l'humanité sans fanatisme démocratique, je ne le crois pas bolcheviste. » *La Fin du monde filmée par l'Ange ND* ne va-t-il pas choquer le public en montrant Dieu le Père « à son bureau américain » et qui « signe hâtivement d'innombrables papiers. Il est en bras de chemise et a un abat-jour vert sur les yeux. Il se lève, allume un gros cigare, consulte sa montre… » ? Le médiéviste va au secours du lecteur audacieux :

> Vous voyez le ton. Je n'oserais pas dire que ce soit fort dans le goût de l'autorité ecclésiastique, mais c'est au fond assez inoffensif, et si j'en crois certains chapiteaux d'églises ou certaines œuvres du Moyen Age cela est bien dans l'esprit gaulois.

Extrait de la publication

Au cours de cette conférence, Robert Guiette cite et récite de larges extraits des *Pâques*, de *La Prose du Transsibérien* ou de *J'ai tué* qu'il donne en exemples d'un « nouveau lyrisme, de l'inquiétude spirituelle, de l'ironie grinçante, de l'horreur assumée, et d'une poésie qui se veut au milieu du monde ».

La rencontre

Après avoir correspondu, et après le succès de la conférence, le jeune étudiant et le poète reconnu se rencontrent enfin en décembre 1921 à Paris. Robert Guiette y restera jusqu'en février 1922. Au début du séjour, il est accompagné de son frère, René, de deux ans son aîné. Par la suite, René n'est jamais oublié. C'est lui le peintre, dont parlent les lettres. Peintre non négligeable, attiré par les recherches nouvelles, il exposera ses œuvres en 1924, salle Renis, à Anvers. Pour cette occasion, le catalogue présente des textes de Blaise Cendrars, de Max Jacob, de Franz Hellens et de Paul Fierens. Les goûts des deux frères pour la modernité se manifesteront aussi dans le choix de l'architecte pour la maison de René à Anvers : ce sera Le Corbusier[1].

Cendrars avait promis à Robert Guiette de le guider. Il lui fait rencontrer toutes sortes de poètes, éditeurs, peintres, gens pittoresques des bistros, patrons ou clients, et visiter toutes sortes de lieux. Étourdi par ces rencontres, par ces nouveautés, Guiette raconte… Il écrit à sa mère deux lettres où il consigne ses promenades, il raconte ses visites et ses entretiens. Les lettres deviennent bien vite un journal témoignant de l'enthousiasme du jeune homme qui suit Cendrars de jour et de nuit.

Il s'en souviendra quand, revenu chez lui et à ses études, il continuera, comme d'autres jeunes gens curieux de littérature et poètes eux-mêmes, à faire connaître la récente littérature française. Après sa conférence, après la première visite de Guiette à Paris, bientôt suivie d'autres rencontres, la corres-

---

[1] Voir *René Guiette, Catalogue de son œuvre peint* établi par Manuela de Kerchove d'Ousselghem et Serge Goyens de Hensch, éd. du Fonds Mercator, Anvers 1992.

Extrait de la publication

pondance continue. Cendrars l'oriente, de loin, le conseille dans sa recherche des revues ou des éditeurs pour ses propres poèmes et Guiette, fidèlement, propose de faire des comptes rendus, en France et en Belgique, des œuvres de Cendrars au fur et à mesure de leur parution.

Cendrars en tournée de conférences

Cendrars connaît la Belgique depuis son séjour en 1910, en compagnie de Félicie Poznanska (qu'il épouse en 1914, avant de partir au front) et de la cousine de Félicie, Bella Bender. Toutes deux, jeunes filles de la bourgeoisie polonaise, ont fui un pays où les études étaient interdites aux femmes juives. En Suisse, elles rencontrent le jeune Freddy Sauser, qui n'a pas encore choisi de pseudonyme. Bella Bender part en Belgique en 1910, où Freddy la rejoint, bientôt suivi par Féla. C'est là que Freddy Sauser rencontre pour la première fois Franz Hellens, l'ami de Bella puis son époux, jeune écrivain déjà en vue dans les milieux symbolistes. Encore inconnu, Cendrars vit là des mois d'apprentissage poétique, dont il ne parlera guère, lui préférant des récits d'errance dans les ports. Ce séjour en 1910 d'un jeune à la recherche de sa voie poétique ne ressemble en rien à celui que connaîtra un poète de plus de trente ans, qui arrive auréolé d'une gloire parisienne.

On organise alors des soirées poétiques. De jeunes et jolies comédiennes, Raymone, la compagne de Cendrars[1] et Madeleine

---

[1] Paul Chandail dans « Billets en impromptu pour Blaise Cendrars », (*La Lanterne sourde*, « groupement et revue d'art contemporain », Université de Bruxelles, été 1922 p. 227-230) s'en fait l'écho : « Voici le portrait de Raymone. Pour la ligne de corps : le roseau souple dont parle le papa La Fontaine. Courbé sous la fatalité des farces cendraresques, redressé d'un mouvement gentil au souffle oral d'une parole sincèrement aimable qui lui est adressée…/Un masque de poupée : joues pâles de poudre de riz, des yeux très clairs et puérils, un arc de carmin sur les lèvres… Puis, pour quelque scène de Maeterlinck, des cheveux blonds en bandeaux sans ondulations, coupés courts, des cheveux de petite fille qui se serait mouillé la tête en faisant des bulles de savon. Un châle marocain peinturluré ainsi qu'une merveilleuse carte géographique. /Des gestes mignons, parfois timides…/Une voix légère : le son d'un beau cristal qui chante… Jolie diction, intelligente

Extrait de la publication

Renaud, viennent lire les textes des poètes parisiens. Le groupe des jeunes, ou moins jeunes, poètes et critiques organise des conférences dans plusieurs villes, sur les tendances de la poésie moderne, sur la littérature nègre, dont Cendrars est alors un des meilleurs connaisseurs puisque son *Anthologie nègre* vient de paraître. Franz Hellens, Robert Goffin[1], Georges Gabory (correspondant littéraire entre Paris et Bruxelles), animent le mouvement auquel participe Robert Guiette. Franz Hellens, devenu écrivain et critique connu, discret et efficace, est un des directeurs de *Signaux de France et de Belgique*. C'est lui qui annonce à Cendrars la mort de Bella, d'une grippe infectieuse, en février 1922. Les relations de Hellens et de Cendrars sont-elles difficiles ? Il y a de l'humeur dans certaines lettres : « Je vous autorise à dire partout que Hellens est un salaud ! » dit Cendrars alors que Guiette vient de le qualifier de « despote ». Mais les souvenirs de Hellens sont chaleureux à la mort de Cendrars.

Les initiatives de ces jeunes écrivains ne vont pas sans une certaine provocation, ils aiment secouer leurs concitoyens… Dans la réédition en fac-similé de la revue *Ça ira !* (Éditions Jacques Antoine, Bruxelles, 1973), Paul Neuhuys, s'en souvient : « Non seulement il s'agissait d'une revue d'avant-garde, mais qui portait en elle, dès son apparition, les germes les plus

---

aussi./Et puis la peur angoissée devant une araignée et ce désir – Madame joue au ciné – de posséder un jeune léopard alors qu'on craint les souris blanches. »

[1] Robert Goffin (1898-1984) était administrateur de *La Lanterne sourde*. Il a été un collaborateur de *Littérature*, de *SIC* puis d'*Action*, de *Signaux de France et de Belgique* et du *Disque vert* où il tenait une rubrique « faits divers ». Il avait fait la notice biographique de Max Jacob pour *Le Cornet à dés*. Il fait une préface pour la réédition en fac-similé d'*Action* dirigée par Florent Fels (Jean-Michel Place éd., 1996). Il a été longtemps en correspondance avec Cendrars. Son *Entrer en littérature. Pour mieux comprendre Apollinaire, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, Valéry, etc. et les surréalistes* (Paris, « Poésie 48 », Gand, À l'enseigne du chat qui pêche) a fait sensation : après avoir interrogé Cendrars sur la question de l'antériorité de *Zone* ou des *Pâques à New York*, il se prononce pour le second poème ouvrant ainsi une querelle d'influence qui n'est pas close.

Extrait de la publication

apparents d'une fin prématurée […] Voici ce que dans son premier numéro *Ça ira!* disait en substance : Les gens qui usent du français dans notre pays sont les représentants de la plus mesquine idée bourgeoise. Ils n'ont aucun souci intellectuel propre. Ceux qui cherchent dans notre province une culture nouvelle n'ont rien à attendre de cette bande de rastaquouères et de jésuites indifférents à tout ce qui se fait chez nous et qui laissent à la France le soin de penser pour eux. »[1] Rien d'étonnant, dans ces conditions, que la vie de ces revues ait été courte. Mais, somme toute, pas plus courte que celle de tant d'autres qui naissent alors en Europe et qui ne dépassent guère les vingt numéros. *Signaux de France et de Belgique* fait exception dont le titre connut différentes variantes et qui sous celui de *Le Disque vert* eut une longue et riche vie[2].

Pourquoi Cendrars, parmi d'autres, a-t-il été un interlocuteur privilégié de ses amis belges ?[3] Il n'est pas des plus jeunes, mais il représente toujours l'esprit nouveau en poésie. La toute jeune garde de Dada apparaît, le Surréalisme n'est pas loin d'occuper le devant de la scène, mais, en attendant, c'est la génération apparue avant la guerre qui brille. S'il fait le modeste ou le négligent, sa renommée est considérable : depuis 1916, et sa démobilisation, il a beaucoup publié, même si les tirages sont sinon confidentiels, du moins restreints : *La Guerre au Luxembourg*, *J'ai tué*, *la Fin du monde filmée par l'Ange N.D.*, *Le Panama ou les aventures de mes sept oncles*, *Dix-neuf poèmes*

---

1 1re page, non numérotée. On lit aussi un amusant et habile dialogue de Odilon-Jean Périer, daté de décembre 1921, « Leçon au professeur sur l'*Anthologie nègre* » dans *Signaux de France et de Belgique*, n° 9, 1er janvier 1922, p. 451-471, nourri d'esprit potache et de curiosité pour ce nouveau genre poétique.

2 On pourra lire *Les Revues littéraires belges de langue française de 1830 à nos jours*, éd. par Paul Aron, Pier-Yves Souay, éd. revue et augmentées, Labor, 1998.

3 Voir Michèle Touret, « De la guerre au tournant belge, de *SIC* à *Ça ira* », *Feuille de routes*, Association internationale Blaise Cendrars, n° 48, 2011, « Blaise Cendrars et les revues », éd. M. Boucharenc, Université Paris Ouest.

Extrait de la publication

élastiques. Sans parler de ce qu'il donne aux jeunes revues qui le sollicitent.

En Belgique, des jeunes gens, étudiants pour beaucoup et professeurs de l'université de Bruxelles, fondent *La Lanterne sourde*, « groupement et revue d'art contemporain » et la revue du même nom en février 1922[1]. Ils invitent Jean Cocteau, Max Jacob, Jules Romains, Blaise Cendrars. Ils organisent des expositions et des conférences. Dans le n° 4 de l'été 1922 de *La Lanterne sourde*, un certain IXE rend compte des séances organisées depuis le début. Après avoir souligné le succès de Jules Romains, il en vient à Cendrars :

> Pareille affirmation ne peut se renouveler pour la conférence que nous fit, le 1er juin, à la salle Delgay, le poète français Blaise Cendrars, l'original auteur du *Monde entier*, de *J'ai tué*, des *Poèmes élastiques*, et l'humoriste de *La Fin du monde*. […] Aux antipodes de Jules Romains dans son œuvre, il le fut aussi dans sa causerie sur la "Poésie et les poètes d'aujourd'hui". Autant la conférence du premier était bien construite, autant celle de Cendrars était ajourée et décousue. […] Evidemment, le brave farceur s'était dit : "Prenons quelques bouquins… Mettons la voile sur Bruxelles… Et canardons les bourgeois…" Or, la vue du public, si manifestement accueillant, le rendit sage comme un étudiant qui arrive à l'examen sans avoir "bloqué" et comprend à la dernière minute que le "prof" est trop bienveillant pour qu'il l'éberlue. C'est ainsi que Cendrars garda en poche la trompette d'enfant dont il se proposait de jouer pour ouvrir le feu… Il y eut des mots drôles, des réflexions piquantes, des raccourcis bien descriptifs : le tout coupé de longs silences, de points d'exclamation et de soliloques à voix basse. Les billets à Cendrars diront que les Lanterniers n'ont pas regretté, quant à eux, sa venue. Ils attendent de lui, pour le public, une revanche : Cendrars en a senti la nécessité, puisqu'il a confessé quelques remords, entre deux verres de whisky[2].

---

[1] Dans la *Revue générale*, février 1980, n° 2, Robert Frickx retrace « L'Aventure littéraire de *La Lanterne sourde* », qui fusionna avec *Signaux de France et de Belgique* (qui deviendra *Le Disque vert* puis *Les Écrits du Nord* avant de reprendre la titre *Le Disque vert*).

[2] Extraits de « L'activité artistique à l'université, les séances de *La Lanterne sourde* », p. 223-225.

Extrait de la publication

Cendrars est aussi de ceux qui ont fait connaître l'art primitif et la littérature nègre. Les poèmes « Les grands fétiches » et l'*Anthologie nègre* le placent au premier rang. C'est d'ailleurs sur ce sujet qu'il fera le 3 juin une conférence à Bruxelles, qui fit grand bruit. Dans *Sélection*, le 15 janvier 1922, Franz Hellens, avait rendu compte de l'œuvre :

> On peut s'étonner que l'Europe soit demeurée si longtemps indifférente à l'art et à la littérature des Noirs. Il y a peu d'années seulement que les sculptures africaines ou des Îles sont considérées autrement par le public artiste que comme de vulgaires fétiches […] Quant à la littérature nègre, qui la connaît ? Qui en a lu, ne fût-ce que les fragments épars, recueillis un peu au hasard par des explorateurs plutôt que par des écrivains, par des missionnaires, des curieux, qui en donnèrent des versions plus ou moins exactes intercalées dans des récits de voyage ou des traités scientifiques ? Ni l'art ni la littérature nègres n'étaient sortis jusqu'en ces derniers temps du domaine de l'ethnologie pour être incorporés dans le patrimoine de l'esthétique générale. Nous connaissons et apprécions la littérature des peuples les plus fermés de l'Asie, et nous ignorons qu'il existe une littérature noire. Ce que Picasso a fait pour l'art nègre, Blaise Cendrars vient de le faire pour la littérature nègre, en publiant une *Anthologie* qui groupe enfin, en un magnifique et imposant ensemble, la fleur de cette littérature populaire qui, pour être restée purement orale, transmise, comme chez les anciens, de génération en génération, n'en est que plus savoureuse dans sa belle crudité.

La conférence de Cendrars fut très remarquée. La revue publia dans son numéro de l'été un bois gravé de Jean-Jacques Gaillard, « timbre nègre à son effigie, en souvenir de la conférence sur l'art nègre donnée le 3 juin à La Renaissance d'Occident ». *Le Matin* d'Anvers, le 6 juin 1922, dit qu'en « récitant quelques-unes de ces œuvres d'aèdes anonymes de la brousse, M. Cendrars a tenu sous le charme un auditoire nombreux qui comptait quelques sceptiques et beaucoup d'incrédules. Le commentateur du trésor littéraire des nègres a convaincu les uns et les autres. Aussi bien son exposé s'étayait

Extrait de la publication

d'une érudition peu commune en ce domaine et, par endroits, surprenante.» *L'Essor colonial* d'Anvers, le 8 juin 1922, est du même avis : « Ce sera à l'honneur de quelques explorateurs lettrés, de quelques poètes ou prophètes comme Guillaume Apollinaire et Blaise Cendrars d'avoir mis le monde en mesure de l'entendre, d'avoir ouvert le trésor inconnu de la littérature des Nègres. Aussi, nos écrivains ont-ils été bien inspirés en invitant M. Cendrars à venir parler de cette littérature si originale et par endroits si semblable à celle de nos vieux conteurs.»

Quant à la conférence du 1er juin, elle fut plus discutée, plus mouvementée, plus surprenante… C'est Robert Goffin[1] :

> Dans son *Transsibérien*, où la petite Jehanne de France a enfiévré les banquettes, Blaise Cendrars ne cesse de nous répéter qu'il est très mauvais poète et qu'il ne peut aller jusqu'au bout. Toutefois, mon avis est qu'il est encore beaucoup meilleur poète que conférencier, bien qu'il ait manifesté, ici encore, son profond besoin de ne jamais finir et surtout de ne pas conclure. La causerie de Cendrars ? Puissante ont dit les uns, idiote ont dit les autres ! Rien de tout cela, croyons-nous ; elle est l'expression d'un grand poète qui vit à rebours des logiques et des convenances, qui aime le tumulte et l'incohérence, qui dit tout ce qu'il pense et dont la conversation est émaillée de coq-à-l'âne sans lien apparent. […] Blaise Cendrars nous a parlé sans suite aucune d'une série de poètes, Rimbaud, Verlaine, Lautréamont, Max Jacob, Apollinaire, Soupault et le fameux poète Cravan qui conférenciait (*sic*) en cache-sexe (au grand scandale d'une dame et de sa fille qui quittèrent la salle Delgay).

Si certains en furent offusqués, Goffin et ses amis ont, dit-il, retrouvé le «puissant poète» qu'ils attendaient. Et à propos d'une des conférences de Cendrars pour *La Lanterne sourde*, Franz Hellens raconte ses souvenirs, écrits au moment de la mort de Cendrars[2] :

---

1 «À propos de Blaise Cendrars et de sa conférence du 1er juin», *La Lanterne sourde*, été 1922, p. 235-236.

2 Hellens prit une grande part à ces invitations. Une lettre de Cendrars datée du 8 mai 1922 fait état des accords : jour et heure, tarif, durée de la

Extrait de la publication

> La petite salle, pleine à craquer, débordait, mais Cendrars tardait à se faire voir. Le temps passa, mais nous ne commençâmes à nous inquiéter qu'après une demi-heure, connaissant les mœurs et caprices de notre invité. Pour ma part, j'ignorais que Cendrars avait passé une partie de sa journée bruxelloise à descendre dans les "caveaux" où se débite la bonne et forte bière du pays, et à monter les marches imposantes du cabaret du Cygne sur la Grand'Place. Le cerveau en fête, saisi d'un vibrant enthousiasme pour les beautés anciennes de la ville et l'accueil de ses habitants, debout dans un taxi, le poète s'était pris à haranguer les passants, en termes lyriques, criant à pleine voix son enthousiasme. Ce fut dans cet état d'euphorie bachique que le Silène se présenta confus avec une heure de retard, à un public trépignant d'impatience et de curiosité, mais qui fut littéralement servi. Je vis apparaître un Cendrars en lumière d'ivresse des pieds à la tête.

Hellens décrit la panique qui saisit Cendrars devant l'assistance. Mais, soudain, retrouvant ses esprits, « comme l'automobiliste qui a perdu la direction mais d'un tour de volant redresse, voilà mon Cendrars qui appuie sur l'accélérateur droit devant lui, sûr eût-on dit de sa démarche. Mais il avait pris une autre route au tournant de sa nature, que celle annoncée par le programme. Ce fut bien mieux, la contrainte de la longue attente tenait sa récompense, la salle entière se sentit électrifiée. […] La causerie se poursuivit sur ce rythme çà et là heurté par un caillou, ralenti par une passe de fatigue, et finit court mais bien, en beauté comme elle avait démarré longue et tâtonnante. Jamais de sa vie, j'imagine, le poète n'inventa plus beau et plus surprenant poème, d'une aussi lucide extravagance. Le succès final, après les ratés du début, alla montant la côte, et je puis affirmer que Cendrars, tout au long de cette course quasi infernale, ne toucha pas au verre d'eau, dont les reflets, peut-être, l'avaient çà et là inspiré[1]. »

---

conférence, sujet (« Causerie sur la poésie et les poètes d'aujourd'hui par Blaise Cendrars avec le gracieux concours de Mlle Raymone du Théâtre Antoine »), et les suites ailleurs en Belgique.

[1] Ces pages, sous forme manuscrite et dactylographiée, sont conservées sous le titre « En pensant à Blaise » dans le fonds Franz Hellens du Musée

Extrait de la publication

Une longue correspondance

Entamée par la conférence d'un jeune étudiant, confirmée par des conférences animées et mémorables, réchauffée par des visites passionnantes, la correspondance entre les deux hommes couvrira de longues années. Elle a connu des phases diverses.

Ce sont les années vingt et trente qui voient les relations les plus denses, années primordiales dans la création de Cendrars. Il fait part à son jeune ami de ses projets, de ses publications, de ses espoirs et de ses désillusions. Il ne ménage guère ni son interlocuteur ni ceux dont il parle.

Les lettres et cartes s'espacent ensuite. Au cours des années trente finissantes Cendrars éprouve toutes sortes de difficultés : il est malade, d'une maladie qu'il attribue à des causes mystérieuses. Ses relations avec Raymone connaissent une éclipse, c'est le moment où ses lettres ne portent plus la mention de la rue du Mont-Dore. Il connaît une panne d'écriture littéraire, il s'oriente vers le grand reportage (accompagné d'éditions en librairie). Il connaît aussi un certain désarroi après l'échec de ses projets brésiliens, qui lui avaient fait fonder une société « Cendraraym ». Il a des besoins d'argent.

La correspondance s'arrête avec la guerre. Elle reprend ensuite mais irrégulièrement. Guiette, à la recherche des traces de Cendrars, s'est renseigné sur ses projets, ses publications, mais il semble bien moins informé qu'auparavant. Cendrars, de son côté, a pris de la distance avec le monde des lettres. Tout à son œuvre en cours, les mémoires, il se sent pressé par le temps et vit retranché sur la Côte d'Azur. Pour le voir, il faut faire le voyage. Les relations entre les deux hommes ont changé : Guiette veut renouer avec l'ami, Cendrars le renseigne mais il n'a plus cette cordialité des débuts. Les dernières lettres, de Paris, sont, l'une de Cendrars, qui se remet à grand

---

de la littérature de Bruxelles. Elles ont été publiées in extenso par Luisa Montrosset dans le bulletin de l'Association internationale Blaise Cendrars, *Feuille de routes* n° 41, 2003, p. 14-27, avec des coupures de presse sur la conférence sur « La Littérature nègre » et le « timbre nègre ». Ce texte faisait partie d'un recueil de souvenirs *L'Encre et le sang, des hommes, des œuvres et des paysages*, resté inédit.

Extrait de la publication